Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 115 (1970)
Heft: 12

Artikel: Contre les héliportés : engagement d'une compagnie de DCA
Autor: Durussel, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343621

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Contre les héliportés
Engagement d'une compagnie de DCA

I. Introduction

Dans son cahier 9-10/1969, la *Revue d'information et de documentation* éditée par le Groupement de l'Etat-major général publiait une intéressante étude tirée de « Voïenni Viestnik » 6/1968 (URSS) et due à la plume du major Tcherniak: « Le bataillon héliporté ». Loin de n'être qu'une simple « revue » d'un corps de troupe et de ses moyens, cet article est en fait la description très détaillée d'un cas réel d'engagement: la mainmise rapide sur un terrain clé situé dans la profondeur du dispositif adverse. On voit qu'il s'agit là d'une mission classique dévolue aux héliportés: la création d'une tête de pont.

Réflexions instinctives d'un commandant d'unité de DCA légère après lecture de cette étude: « Quelle riposte pourrais-je donner à une attaque ainsi conçue? Mes propres moyens suffiraient-ils?... » Et si ledit commandant manque, par malheur, d'instinct de riposte, une remarque du commentateur de ce remarquable article l'invite expressément à faire travailler sa matière grise, en lui rappelant que les moyens dont il dispose sont précisément ceux qu'il faut: « La meilleure parade serait évidemment constituée par un bon damier de DCA de petit calibre, ayant la densité de celle que le Vietcong a essayée ces dernières années. » (op. cit., page 24).

Les pages qui suivent sont le résultat d'une telle réflexion. Nous nous proposons de procéder ici à ce que les auteurs allemands appellent un « Gedankenexperiment »: nous essayerons d'imaginer concrètement ce que pourrait être la meilleure parade à une entreprise héliportée, compte tenu des moyens que nous possédons. Hypothèse de travail: l'adversaire héliporté sera similaire, quant à ses moyens et à sa tactique, à la formation dont le major Tcherniak décrit l'engagement.

Cette formule du « Gedankenexperiment » nous autorise à prendre certaines libertés dont nos manœuvres ne s'accommoderaient guère — reste à savoir comment il en irait dans la réalité! Par exemple, notre supérieur hiérarchique nous trouvera peut-être fort gourmand en moyens sup-

plémentaires. Qu'il ne nous en tienne pas rigueur: dans le cadre d'un tel article, nous pouvons nous permettre une attitude plus résolument prospective que si nous restions simple exécutant. Et s'il en pouvait résulter, chez nos lecteurs de la DCA en particulier, quelque réflexion tendant à mettre en balance « ce qu'on a toujours fait chez nous » avec ce qu'un combat moderne nous *imposerait* de faire, nous n'aurions pas fait travailler notre imagination en pure perte.

II. Le bataillon héliporté

A l'adresse de nos lecteurs qui n'auraient pas lu l'article du major Tcherniak [1], nous ne croyons pas inutile de présenter ici brièvement le bataillon héliporté que cet officier commande, d'en exposer le mode d'engagement et de tirer enfin quelques conclusions qui s'imposent à la lecture de cette étude.

Composé de trois compagnies de grenadiers motorisés, le bataillon est renforcé par les feux d'une batterie d'obusiers de 122 mm, par une section du génie et par un détachement ABC. Il se voit en outre attribuer des moyens antichars supplémentaires. Travailleront enfin à son profit un détachement spécial d'exploration et une équipe d'observateurs d'artillerie, tous deux subordonnés au commandement supérieur. Tous les hommes et matériels devant être acheminés dans la zone d'engagement sont embarqués sur des hélicoptères, quelque 30 kilomètres en arrière, selon un plan de changement minutieusement établi par le chef EM du bataillon.

Cette richesse en moyens permet au bataillon héliporté, le cas échéant, de supporter seul le poids du combat; elle lui confère aussi à un très haut degré la possibilité de s'adapter à des situations changeantes. Il est évident que l'attribution des moyens supplémentaires s'est faite au vu de la mission. Dans le cas étudié, l'objectif est essentiellement constitué par un passage obligé — route et pont sur une rivière — verrouillé par un réseau de points d'appui défensifs solidement accrochés au terrain (localités, collines). Y briser la résistance ennemie sera l'affaire de l'artillerie. L'emploi d'armes A est prévu au scénario, d'où le déta-

[1] La *Revue d'information et de documentation* est adressée régulièrement aux commandants d'unité, qui sont invités à la faire circuler auprès de leurs chefs de section. C'est dire que chaque officier a, sinon déjà lu, du moins la possibilité de lire cette étude.

chement ABC. Les sapeurs devront s'attaquer aux renforcements du terrain — entre autres aux champs de mines — avant d'atteindre leur principal objectif: le pont, qu'ils devront déminer et conserver intact. Enfin, le renfort substantiel en armes antichars vise à clouer au sol toute poussée de blindés ennemis tentant de colmater la brèche.

La tactique appliquée est brutalement simple:

1. Coup atomique.
2. Les hélicoptères prennent leur envol 30 kilomètres en arrière, dès que les effets de l'onde de choc ont fini de se déchaîner. Ils s'orientent aisément grâce au champignon atomique encore visible, sur lequel ils mettent le cap.
3. Un quart d'heure après, alors que l'adversaire est encore sous l'effet du choc, on aborde par l'arrière la position ennemie. L'attaque démarre ainsi avec de fortes chances de succès.

Quelques remarques: Dans l'engagement décrit par le major Tcherniak, l'hélicoptère est conçu essentiellement comme un moyen de transport. La zone d'atterrissage une fois atteinte, le combat se déroule au sol de façon classique. Mais qu'on ne se fasse pas d'illusion: les gros « autobus volants » seront en règle générale accompagnés d'hélicoptères de combat rapides et fortement armés. Nul doute qu'ils soient à même de constituer une arme d'appui efficace pour les troupes au sol.

Un avantage des troupes héliportées, lorsqu'on les compare à leurs « ancêtres » les parachutistes, c'est leur faculté d'ouvrir immédiatement le feu à l'atterrissage. Il suffit d'avoir respecté à l'embarquement l'articulation de combat — ce n'est d'ailleurs pas un pur hasard si la capacité d'un hélicoptère de transport, exprimée en nombres d'hommes, coïncide assez bien avec l'effectif d'une section, voire d'une compagnie! On s'épargne ainsi la peine de regroupements toujours longs et hasardeux.

Suite à l'impressionnant inventaire des atouts qu'a en mains une formation d'héliportés, parlons un peu des servitudes — il serait trop beau qu'il n'y en eût aucune!

Une opération du type décrit est en quelque sorte un ballet minutieusement réglé. Or, le commandant qui a charge de régisseur est, davantage qu'aucun autre peut-être, tributaire de *renseignements*. L'étude de la situation de l'ennemi, tout d'abord, revêt une importance primor-

diale: force des troupes adverses, fractionnement, renforcements, position des armes d'appui, possibilité de faire jouer les réserves, etc; tout cela doit faire l'objet d'un inventaire méticuleux. Il est également nécessaire de déterminer à l'avance les zones d'embarquement et d'atterrissage, et de prévoir pour toutes deux des possibilités de rechange. Enfin, les voies d'approche à tous les points clés du terrain: ponts, gués, etc., doivent être définies clairement, et surtout connues des exécutants. Le recours à des photos aériennes peut être à cet égard d'une grande utilité, même s'il ne remplace pas la moisson de renseignements que rapporte une patrouille de reconnaissance qu'on ne se fera pas faute d'envoyer sur place. Un exemple illustrera bien ce souci de régler minutieusement les moindres détails: avant l'embarquement, le major Tcherniak fait la tournée des compagnies: il inspecte hommes et matériels et s'assure par des sondages que les soldats de tous grades ont bien compris ce qu'on attend d'eux. En l'occurrence, les hommes doivent lui désigner du doigt les emplacements où ils seront embarqués.

Dès le déclenchement de l'action, le commandant de bataillon reste étroitement tributaire de ses organes de renseignement: les équipes de détection AC doivent constamment le tenir au courant sur l'état de contamination A et C du terrain, pour ne citer qu'un exemple. Or aucun organe de renseignement n'est invulnérable, surtout lorsque l'adversaire a eu l'élémentaire sagesse de s'en aviser!

Enfin, il est un fait que la préparation la plus minutieuse n'éludera pas: le transport par hélicoptères reste une opération hasardeuse, tout spécialement dans sa phase terminale, l'approche des terrains d'atterrissage et le débarquement. C'est que l'hélicoptère est, en dépit de sa souplesse, une machine relativement lente et délicate, donc vulnérable. Partant, il constitue pour l'ennemi un but hautement rentable, et d'autant plus s'il est très gros et contient donc beaucoup d'hommes et de matériel. On conçoit dès lors qu'un des objectifs fondamentaux de l'assaillant soit de déjouer toute surprise, et tout spécialement du côté de la DCA adverse.

III. Esquisse d'une parade idéale

Que pouvons-nous opposer à une telle attaque? Les mesures à envisager sont diverses, et nous tâcherons d'en dresser un inventaire aussi complet que possible.

Nous avons souligné l'importance vitale du *renseignement* lors de la planification d'une opération héliportée. Conclusion logique: de notre part, ne devra être négligé aucun moyen pour:

a) percer à temps les intentions de l'ennemi en faisant jouer notre propre renseignement;

b) interdire l'accès aux sources des renseignements dont l'ennemi a besoin; le cas échéant tenter de l'induire en erreur.

En ce qui concerne le point *a)*, il nous paraît évident que nous n'aurons, à l'échelon de la compagnie, qu'un rôle relativement modeste. Nous fournirons peut-être l'effectif d'une ou plusieurs patrouilles d'exploration qui auront pour mission d'aller repérer l'emplacement des zones d'embarquement, ou d'une patrouille de chasse qui tâchera d'y aller « mettre du sable dans les rouages ». Il nous paraît en effet extrêmement tentant de contrecarrer l'action ennemie le plus tôt possible, et précisément dans sa première phase délicate: le regroupement des moyens et l'embarquement. Nul doute qu'une intervention de notre artillerie ou de notre aviation à ce stade des opérations serait propre à nous délivrer de bien des soucis ultérieurs!

En revanche, le point *b)* sera l'affaire de chacun, et à tous les échelons. Il fera l'objet de mesures *offensives* de contre-renseignement dans notre secteur: on tentera par exemple d'intercepter et de capturer des organes du renseignement ennemi. Mais l'essentiel nous paraît consister en mesures *défensives* qui se résument à observer strictement les prescriptions relatives au secret, à la sûreté et au service de garde. D'autre part, il est vital de camoufler systématiquement la troupe, ses armements et matériels, et surtout ses déplacements. (Règl. 51.19, Instruction de base pour toutes les troupes, pages 119-134 et 318-324). Se garder, se camoufler: nous nous dispensons de décrire ici concrètement ce que ces deux exigences élémentaires du combat défensif coûteront en hommes et en temps investi. Bornons-nous à rappeler que la DCA, arme technique et motorisée, est, par le fait même de ces deux qualités, très exposée au repérage aérien (colonnes en mouvement, ombres portées, traces des véhicules dans le terrain, etc.)[1]. Qu'on ne se leurre pas: la création d'une surprise DCA dans un secteur que l'ennemi va étudier à la loupe, ce n'est pas une petite affaire!

[1] Concernant le camouflage d'une unité de DCA légère, nous renvoyons le lecteur à notre article du numéro de février 1970, RMS.

Passons maintenant au combat proprement dit. Au fond, rien de nouveau; nous retombons sur une des vérités éternelles inscrites au bréviaire du fantassin de tous les temps: il faudra *défendre* un terrain et le *tenir*.

Le problème le plus redoutable sera au départ celui de la *survie*: puisque coup atomique il y aura au lever du rideau, il s'agit d'en essuyer les effets avec un minimum de pertes. Donc, une fois connus la mission et le terrain, la mesure de première urgence sera de procéder à un inventaire systématique des abris, naturels ou non. Puis il faudra les aménager. Sur les positions, il faudra creuser des trous pour les hommes, et ensuite pour les armes, si on en a le temps [1].

Si on a le temps... Nous mettons ici le doigt sur un point particulièrement sensible. Pour le commandant d'unité et ses chefs de section, le bilan « temps » sera la préoccupation la plus lancinante. Entre le moment où ils reçoivent leur mission et celui où s'abat sur eux le premier déluge de feu, que de mesures à prendre, que d'échéances à tenir! Reconnaître le secteur, déplacer la compagnie, acheminer les véhicules à couvert, nourrir la troupe, installer les positions et les camoufler, mettre en place le réseau des liaisons, puis creuser, creuser... [2]. En n'oubliant pas que tout cela, ou tout au moins le gros du travail, ne peut se faire que sous le couvert de la nuit. Or, selon la saison, une nuit peut être fort courte.

Admettons que notre troupe a résisté tant bien que mal aux effets du projectile atomique. L'apparition des héliportés est imminente: dix à quinze minutes. C'est effroyablement peu pour faire l'inventaire des moyens restants, pour rétablir les liaisons, pour secourir les blessés les plus atteints, pour réconforter — ou secouer — les courages chancelants.

Vient enfin la phase décisive du combat par le feu. Nous décrirons ici la solution qui nous paraît offrir le maximum de chances de réussite — reste à savoir si notre supérieur pourra dire oui et amen à toutes nos requêtes!

[1] Fait intéressant: dans l'article du major Tcherniak, la première réaction de sa troupe, une fois le terrain conquis, c'est de s'y *enterrer*! A ce propos, une remarque: notre système actuel de CR nous met en main un atout précieux: aucun des terrains où pourrait, en cas de conflit, se jouer un tel scénario ne nous est totalement inconnu. Les reconnaissances en seraient considérablement abrégées. Resterait à s'intéresser d'un peu plus près à la nature du *sous-sol:* c'est d'elle que dépend le fait qu'on mettra deux heures ou deux jours pour creuser son trou. Une idée à mettre au programme des prochains CR...

[2] Dans cette perspective, on voit mieux l'intérêt que présenteraient des machines capables de creuser un trou de fusilier en un temps incomparablement plus bref que ne le font pelles et pioches. Il paraît que cela existe!

Il est *impérieux* de combattre les hélicoptères pendant qu'ils sont encore en vol. Pour ce faire, nous avons en main l'arme adéquate: un canon de DCA légère précis, de portée suffisante (2000 m) et tirant à haute cadence un mélange de projectiles perforants, explosifs et incendiaires. Même contre des hélicoptères de combat, dont le blindage ne saurait être très épais, nous ferons des ravages. Nous ne nous ferons pas faute d'engager également nos tubes roquettes, en n'oubliant pas qu'ils tirent « court ». Vu la très haute rentabilité d'un hélicoptère de transport, nous nous efforcerions même de persuader notre commandant de régiment que des canons antichars pourraient nous être d'un précieux service, avant d'avoir à faire mouche sur des chars [1].

Même si notre commandant de régiment se montre très généreux, ne nous berçons pas d'illusions. L'hélicoptère est une machine vulnérable — lorsqu'on l'engage seul. Mais dès que ces aéronefs déferlent en formation (« nuée d'hélicoptères »), et que cette formation est de surcroît diversifiée (cargos aériens escortés par des appareils de combat), il est à redouter qu'une défense antiaérienne, même bien étoffée, soit rapidement *saturée*.

Dans une hypothèse qui ne serait pas nécessairement la pire, il faut s'attendre à ce qu'une partie des troupes héliportées puisse mettre pied à terre. Et là, nos canons de DCA perdent beaucoup de leur rentabilité. Seule une arme d'infanterie légère, à haute cadence de tir, permettrait de faucher un ennemi débarquant en masse, avant qu'il ne se terre. Si nous pouvons distraire une partie de nos canonniers DCA de leur mission primaire, ils ouvriront le feu sur l'ennemi au sol avec leurs fusils d'assaut. Mais l'arme la plus adéquate serait incontestablement la mitrailleuse d'infanterie.

Notre supérieur fait grise mine? Nous lui rappellerons que la mitrailleuse, tout comme le canon antichars, peut tirer *de nuit*, ce que le canon DCA ne fait pas encore [2]. Or, dans l'état actuel des techniques, une opération héliportée nocturne n'est plus impensable.

[1] Nous n'avons pas l'habitude de prendre nos désirs pour des réalités. Si, dans la pire des hypothèses, l'ennemi engage le trinôme (arme atomique-hélicoptères-chars), nos canonniers antichars auront d'autres chats à fouetter. Mais rien n'interdit, a priori, à la DCA et aux antichars opérant dans un même secteur d'essayer de choisir des positions de tir telles qu'ils puissent se prêter mutuellement main forte, le cas échéant: affaire de coordination.

[2] C'est au départ une affaire de viseur. Il n'est pas exclu qu'un viseur optique à grand champ et très lumineux permette de résoudre un jour le problème.

Autre solution, à laquelle nous devrons obligatoirement recourir si, au voisinage immédiat des zones d'atterrissage, le terrain offre des ressources que l'ennemi peut utiliser pour se terrer (sol accidenté, pâté de maison, etc.): les lance-mines ou, mieux encore, l'artillerie. Le commandant de la compagnie DCA qui obtient un appui d'armes lourdes ne se fera pas faute de placer un feu d'urgence sur la zone qu'il estime la plus propice au débarquement ennemi. Enfin, est-il utile d'ajouter qu'on aurait grandement tort de ne pas convertir les aires d'atterrissage probables en champs de mines, si on peut trouver les mines et le temps de les poser?

IV. Conclusions

Nous espérons l'avoir assez clairement suggéré: contre les héliportés, la solution est à chercher du côté de l'interarmes. Nul doute que la parade la plus adéquate est l'engagement de la DCA légère, mais nous poserons la règle suivante: « Engager une formation de DCA seule, c'est un pis-aller ». Au binôme « projectile atomique tactique-hélicoptères » tel que l'envisage le major Tcherniak, le trinôme « DCA-armes lourdes-mines » nous paraît offrir d'honnêtes garanties de succès, toutes les mesures possibles ayant été prises en matière de protection AC, cela va de soi [1]. Nous avons vu que, dans l'optique d'une solution plus luxueuse, des armes antichars et des mitrailleuses d'infanterie sont susceptibles d'influencer sensiblement le déroulement du combat.

En vue des manœuvres à venir, nous préconiserions donc la création de formations « ad hoc » dès qu'il s'agirait de jouer le thème de la défense contre les héliportés. Que deviendrait notre DCA au sein de ces formations? Elle conserverait évidemment un rôle prépondérant, mais n'en aurait pas moins à s'intégrer dans un plan de défense général — ce qu'elle n'a jamais pratiqué jusqu'ici à notre connaissance, habituée qu'elle est à faire cavalier seul. Au risque de passer pour hérétique aux yeux des « DCistes » de stricte obédience, nous irions même jusqu'à envisager, selon les situations, la scission de la compagnie de DCA afin de pouvoir constituer deux formations de combat. Solution peu

[1] Nous renonçons à envisager ici l'éventualité où l'adversaire engagerait le trinôme (atome-héliportés-chars). Dans un tel cas, l'ossature de notre dispositif serait constituée autant par les moyens antichars que par la DCA; nos propres blindés interviendraient probablement. De toute façon, la régie passerait alors en d'autres mains que les nôtres!

satisfaisante, nous en sommes conscient, mais le commandant de régiment n'aura pas toujours le choix, car il ne dispose en tout et pour tout que de douze canons de DCA. Or, il peut arriver qu'un régiment ait à défendre contre les entreprises de l'infanterie de l'air plusieurs objectifs, mais de taille beaucoup plus limitée que ceux que le major Tcherniak envisage dans son article. Exemple: les multiples ponts sur la Sarine entre Corbières et Marly-le-Petit, dont aucun ne constitue manifestement un objectif de bataillon héliporté, à moins que l'adversaire soit riche à l'infini! Même hérétique, nous ne perdons d'ailleurs pas de vue certains impératifs propres à notre arme: dès qu'on fractionne une unité de DCA, la densité de feu au but diminue très vite. D'autre part, on court le risque grave de perdre l'atout que nous donne notre réseau d'observation.

Pour terminer, quelques mots au sujet des cadres de la compagnie DCA et de leurs tâches nouvelles. Le commandant a été promu pour la circonstance au rang de chef du point d'appui. Il joue sur un orgue de bouches à feu savamment panachées, il fait même donner son artillerie... il s'est évidemment attribué le beau rôle! En fait, de relativement aisée qu'était sa tâche dans l'optique traditionnelle du combat antiaérien, elle est devenue infiniment plus délicate en même temps que diversifiée. Pour son petit état-major, il n'en va pas différemment. Quelques exemples: un bref exercice lors du dernier CR a suffi à nous montrer que le choix des positions pour chaque section, voire pour chaque pièce, doit faire l'objet d'une recherche plus fouillée que dans le passé, tant au point de vue du camouflage que des possibilités de tir. La remarque vaut pour le choix des postes d'observation éloignés: il ne suffit plus de rechercher les horizons lointains les plus dégagés; il est beaucoup plus important de pouvoir surveiller les approches de notre position au voisinage immédiat du sol, mettons à hauteur d'arbre, après avoir fait l'inventaire de toutes les pénétrantes possibles. Si l'on est aux abords d'un vallon ou d'un cours d'eau encaissé (la Sarine, précisément), la surveillance des fonds est tout aussi importante que celle des hauts. On le voit: au stade préliminaire des reconnaissances déjà, il sera plus largement fait appel aux talents d'organisation et de coordination du travail chez le commandant, en même temps qu'au sens tactique et au flair de ses chefs de section. Les exigences particulièrement serrées en matière de protection AC, de camouflage et de maintien de la sûreté, nécessiteront des contrôles plus fréquents et plus détaillés. Pour ce qui est de la phase

du combat, une des tâches les plus délicates des cadres tactiques sera de *régler* l'ouverture des feux et de les coordonner. N'oublions pas que les hélicoptères sont des aéronefs d'une extrême mobilité: ouvrir le feu trop tôt, avant que la formation ne se soit suffisamment engagée dans notre dispositif, c'est courir le risque de la voir nous esquiver en souplesse dès que sera pris à partie le premier appareil de l'escorte. Trop attendre en revanche, c'est courir le risque d'une rapide saturation. Relevons enfin que le problème se posera également en ce qui concerne l'ouverture du feu chez les armes d'appui.

Résistance morale, sens accru de la discipline, souci du moindre détail: telles sont les qualités que doit présenter une troupe, si elle veut garder ses chances dans le combat contre les héliportés. Chez les chefs: le sens de l'exigence, la lucidité d'esprit et une bonne dose de flair. On le voit: de l'archi-connu, rien de neuf dans tout cela. Encore faut-il avoir et vouloir.

Capitaine René DURUSSEL